L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux: 73 rue du Théâtre.

NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 2 JUILLET 1889.

Entre dramatique et mondaine.

Il y a longtemps que nous le pensons et ce n'est pas la première fois que nous l'écrivons ici, la colonie espagnole est l'un des excellents éléments de notre population. A même l'espagnol n'est-il touché terre en Louisiane que celle-ci lui devient sympathique.

Il semble qu'il y souffle pour lui comme des brises de la mère-patrie; il y retrouve bien des mœurs péninsulaires aimées; il s'y acclimate, il y prend pied, y contracte des liens et s'y fixe le plus souvent.

C'est qu'aussi le passé, si loin qu'il soit, laisse toujours de ses traces, et la Louisiane qui fut autrefois un coin de l'Espagne, garde encore bien des vestiges de cet antan dans nombre de constructions, de bâtisses encore debout; dans certains sites qui rappellent des pages de son histoire, et jusque dans cette harmonieuse langue espagnole, que beaucoup de louisianais ont appriss et aiment à parler.

Le trait d'union est facile, est aimable entre la famille louisianaise, française-louisianaise et les espagnols. Et puis non seulement ceux-ci s'attachent à ce pays, où la race latine pèse toujours d'un poids important, mais encore ils s'y montrent citoyens utiles et la plupart demandent au travail persévérant, honorable, la position souvent élevée à laquelle ils parviennent.

Donc, dimanche dernier nous étions heureux de nous rendre à la courtoise invitation du Centro Español ó Hispano-Americano, et de nous trouver avec des représentants considérables et considérés de cette population, que nous avons toujours instinctivement affectionnée.

Le Cercle que nous venons de nommer, n'est pas exclusif dans le choix de ses membres, ainsi nous l'indique; les Américains et toutes les nationalités, croyons-nous, y sont les bienvenus. L'honorabilité, voilà le seul passeport exigé, si nous ne nous trompons.

Ce Club s'est formé avec des visées qu'on ne saurait trop encourager; il s'occupe de littérature, de théâtre, de musique, d'art enfin; et entre toute cette culture le mettrait à même, l'occasion s'en présentant, de donner des soirées pouvant aider à des œuvres de bienfaisance.

En attendant il convie, de temps à autre, en hiver surtout, ses membres et ses invités à de fort aimables fêtes, où l'on entend d'agréable musique; où la comédie, le drame, interprétés par les sociétaires, ont la parole et parlent fréquemment fort bien.

Dimanche, c'était une de ces soirées, et disons-le tout d'abord, les heures s'en sont envolées très rapidement. La salle du Cercle, 203 rue du Canal, était pleine d'un monde charmant, et nous avons reçu là un accueil dont nous ne saurions trop remercier ceux à qui nous le devons, et que nous nommerons volontiers si nous croyions en avoir le droit.

Nous y avons entendu M. Ricci qui, toujours heureux de prêter son concours à toute réunion artistique, s'est fait applaudir dans une très fine *Rêverie*, remarquablement écrite pour violon.

Le clou de la soirée, comme on dit dans l'argot moderne, était la représentation d'une comédie: *Suma y Sigue* et d'un vaudeville: *Roncar despierto*, lisez: *La Consigna es de roncar*, cette jolie dépense d'esprit et de comique, que vous connaissez bien certainement. Les deux ouvrages étaient joués par des amateurs, membres du Cercle: Mmes Cano et Prieto, MM. Prieto et Cano.

Ils y ont obtenu franc succès; c'était mérité: le rire secoutait sans cesse les deux pièces, grâce à leur jeu, grâce aux situations amusantes, nombreuses en chacune d'elles, et que, qu'on en quelques pas exprgé la seconde: *La Consigna es de roncar*, dont vous vous rappelez peut-être certains effets.... médicinal, qui sans doute a quelque peu fait peur au théâtre de société, Scène qu'on peut bien dire réussie.

Le Centro Español compte environ une soixantaine de membres, et malgré ce nombre trop restreint, il se soutient allègrement; il ne lésine pas sur ses fêtes et c'est toujours gratuitement qu'il les donne.

Au cours de celle d'avant-hier, nous nous souvenions qu'il est ici deux autres Clubs espagnols, dont la bienfaisance est l'unique objet, et nous nous prenions à penser que peut-être il y aurait là une fusion à réaliser.

En les réunissant tous les trois, on arriverait à un personnel de plus de deux cents membres. Il serait aisé, ce nous semble, par telle combinaison, de les faire mieux servir et à la culture de l'art et au bienfait; le plaisir et la charité trouveraient leur compte à ce groupement.

Et partie, semblable consolidation ne rendrait-elle pas plus étroites encore les liens qui existent entre les Espagnols; ne résulterait-elle pas en une véritable union d'éléments peut être un peu trop épars actuellement; ne serait-elle pas plus puissante et pour le développement des goûts artistiques et pour la pratique des bonnes œuvres!

En restant divisés, ces cercles divers pourraient courir le risque de voir péricliter leur existence même; en faisant fusion, ils en assureraient très probablement la longue durée. Les charges deviendraient sans doute moins lourdes pour chacun, et les résultats meilleurs pour tous.

Nous demandons pardon à nos amis du Centro Español d'un conseil non sollicité, d'une initiative, indiscrète probablement; mais il nous paraît qu'il est là une féconde transformation à opérer, et si nous faisons fausse route, ils voudront bien considérer l'intention pour excuser le fait.

West End.

Nous rappelons au public que le "American Benevolent Association" célèbres son deuxième anniversaire, après-demain 4 juillet; date deux fois intéressante. Les membres de cette belle société ne font pas les choses à demi; le programme de leur prochaine fête qu'on a déjà lu dans les colonnes de l'ABEILLE, le dit pleinement. Elle marquera parmi les plus brillantes.

C'est au West End que rendez-vous est pris. L'association y rendra par le train d'une heure et amèlitié commencera la série de courses à la voile et à la rame, qui seront l'un des plus grands attraits de la journée. Les inscriptions sont déjà nombreuses; les luttes seront ardentes.

Les courses à la rame viendront en second lieu; elles commenceront après l'entrée en gare du train de quatre heures.

Le prix de la course à la voile sera un gobelet d'argent, et pour les trois autres: médaille d'or, médaille d'argent et une surprise.

Pour les bateaux à voiles, les entrées seront reçues jusqu'au 4 juillet, et pour les embarcations à avirons, jusqu'au 3.

Un orchestre ouvrira la fête, puis viendront une Prière, la lecture de la Déclaration d'Indépendance; un discours; des jeux divers, dans la conduite de M. A. Bétat, pour jeunes filles et garçons; jeux auxquels la note comique ne manquera pas: courses en bicyclet, sur sacres, et enfin courses à pied, auxquelles prendront seule part les membres de l'Association.

Le soir venu, les d'artifice, et seront vues des pièces de la plus grande beauté; grand souper au bal, le tout offert gratuitement. On le voit, la célébration sera complète, et l'on doit vive gratitude à une Société qui, après des actes de bienfaisance tout le long de l'année, se met ainsi en frais pour le plaisir du public.

La composition de cette fête de jour et de nuit est due au comité d'organisation dont voici les noms: Messieurs J. N. W. Oute, ex-officio; P. W. Mann, président; C. K. Brownlee, J. C. Burns, S. A. Foat, Lewis Hubbell, Geo. H. Kleinert, A. P. Williams.

N'oublions pas de noter qu'un banquet, auquel on a bien voulu nous convier, aura servi à 3 heures précises, au Lake Park House, West End. De cette fort importante partie du programme on a chargé M. L. Bist; c'est dire aux convives qu'ils sont en bonnes mains.

—Nous avons reçu de la Librairie de l'Art, Paris, un très intéressant envoi du publicationes nouvelles, dont nous parlerons quand nous en aurons achevé la lecture.

Fête agréable.

Un concert en trois actes, suivi, qui s'est ouverte hier, au Opernest de l'Association Philomelle, rue Marais 561, se continuant aujourd'hui et commencera à 4 heures. Ce sera le tour de l'Hôtel de l'Amphitrite (Filles), et nous avons la politesse que notre seconde séance n'aura rien à envier à la réunion de la première.

Il y aura cadeaux et distribution de prix et médailles.

Donc un prochain numéro pour nous compendre de l'ensemble de cette fête intéressante.

Prix d'entrée 20 cents.

PROTECTED INDUSTRY

Mother.—Come in out of the snow. You'll get your death of cold from wet feet.

Children.—Mother, our shoes can't get wet; you forgot that we have

Wolff's ACME Blacking

on them, and water can't go through.

WOLFF & RANDOLPH, Philadelphia.

The Best Blacking for Men, Women and Children.

Fort Espagnol.

Le Fort Espagnol est maintenant en pleine activité. Tous les soirs à 6 heures, le dimanche, à 5 heures et demie, grand concert, sous la direction de M. J. W. B. Bizno, de Londres; jeux d'artifice fréquents, et sous peu, soirées d'opérette.

Le dimanche, concert en matinée, de deux heures et demie à quatre; on y entendra un très beau choix de musique sacrée.

Lundi et le chemin ont été réparés à fond et l'on trouve, au Fort Espagnol, un restaurant de première classe. A partir de trois heures, en semaine, les trains se succèdent à chaque demi-heure; le dimanche, de quart-d'heure en quart-d'heure.

Concert gratuit.

Départ.

M. et Mme H. Rolling, M. et Mme W. Rolling partent aujourd'hui même pour New York, où ils ne passeront que quelques heures. Samedi prochain ils prendront le transatlantique français, en destination du Hâvre.

Nous leur renouvelons nos meilleurs souhaits et en cela nous nous joignons à de nombreux amis.

Les deux excellents artistes ont poursuivi leur rude tâche—celle de l'enseignement, jusqu'à la dernière heure; le travail continu auquel ils se sont livrés avec autant d'ardeur que de succès, leur a largement gagné le repos qu'ils vont prendre à Paris.

Ils seront de retour dans la première quinzaine d'octobre, nous ont-ils dit, et on sait qu'ils sont l'exactitude même. Ils sont, d'ailleurs, de ceux que leur clientèle attend.

M. HENRY GEORGE A PARIS. — LE CÉLÈBRE ÉCRIVAIN AMÉRICAIN AU CONGRÈS AGRAIRE.—Au nombre des curiosités dont Paris a offert le spectacle pendant ces derniers jours, il faut compter — dit le *Journal des Débats* — le célèbre écrivain américain, M. Henry George. L'élégant auteur de *Progrès et Pauvreté*, le partisan de la nationalisation du sol est venu prendre part à un Congrès agraire, dont les séances ont eu lieu à l'Hôtel Continental. D'autres étrangers, Italiens, Anglais et Suisses, ont souteau, avec M. Henry George, que le moyen le plus pratique de résoudre les questions sociales est de confisquer, sous une forme ou sous une autre, la propriété immobilière. Quelques-uns de nos députés et de nos conseillers municipaux ont figuré parmi les auditeurs du Congrès. Il ne paraît pas que ses organisateurs aient lieu d'être très satisfaits du succès de leur œuvre.

Les assistants n'ont pas été fort nombreux. M. Henry George, qui ne parle pas français et dont il fallait traduire les discours, a attiré moins de monde que son compatriote Buffalo Bill. La délibération a abouti, bien entendu, au vote d'une résolution tendante à "l'appropriation collective du sol." Mais il ne semble pas qu'elle ait fort éclairci le problème. Un journal qui n'est pas assurément d'hostilité, le *Radical*, l'apprécie en ces termes: "Les nébulosités d'une discussion qui a duré hier de dix heures du matin à dix heures et demie du soir, le banquet final compris, ont peut être obscurci la question, mais ne pouvaient la déplacer. Il y a eu peu de poussière autour du drapeau, mais le drapeau est planté solidement." C'est un résultat; mais un résultat maigre. Il est évident que le sol français, où la propriété est si divisée, offre un médiocre terrain d'acclimatation aux théories du socialisme agraire.

LA RENTRÉE DES GYMNASTES TCHÈQUES A PRAGUE.—SYMPATHIES FRANÇAISES.—On télégraphie, de Prague, 18 juin:

"Une partie des gymnastes tchèques sont rentrés.

"Ils étaient attendus à la gare par une foule de plusieurs milliers de personnes, que contenaient de nombreux agents.

"Les gymnastes portaient des rosettes aux couleurs françaises. Leur président a prononcé, en descendant de wagon, une courte allocution mentionnant les sympathies qui ont accueilli les gymnastes tchèques à Paris.

"Des cercles ont été saluées par les cris de: "Vive la France!"

LES CATHOLIQUES EN ALLEMAGNE.—Le Congrès des catholiques allemands, qui s'est tenu, en 1888, à Fribourg, en Brisgau, a laissé des traces très profondes dans le pays, et le parti catholique du grand-duché de Bade s'en est trouvé sérieusement renforcé. Son organisation, assez solide déjà, s'est renforcée.

Une réunion privée, composée de délégués des principaux centres catholiques s'est tenue, récemment, à Bade, et a montré à quel point les efforts de ces derniers mois avaient réussi. Des plans ont été soumis et adoptés, d'après lesquels la population doit être véritablement enrégimentée, sans qu'aucune portion des forces de parti puisse être perdue en aucune occasion.

Caline, nommé inspecteur dans une Compagnie de chemins de fer, a fait affiches, sur une ligne où se trouve un embranchement, la lumineuse instruction qui suit:

"A l'avenir, lorsque deux trains marchant dans une direction inverse approcheront l'un de l'autre, les conducteurs et mécaniciens devront arrêter leurs trains avant le point de jonction et prendre garde à ce qu'aucun des deux ne se remette en marche avant que l'autre ne soit passé."

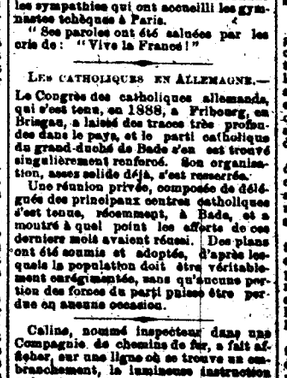
Un aphorisme de la *Vie parisienne*, notes sur l'exposition:

"Quand vous voudrez savoir de quel pays est une femme, regardez-la manger."

Demande—Quelle différence y a-t-il entre un serpent et une fourrure?

Réponse—C'est que le serpent est une bête qui change de peau, et que la fourrure est souvent une peau qui change de bête.

ROYAL BAKING POWDER



Absolument pur.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Recensement du 1er juillet 1889.

Photographie de M. & L. Claudin, Opéra-House, 16 rue du Canal.

Bureau Municipal et Bureau.

Thermomètre	Centigrade	Fahrenheit
Moyenne du matin	23	73
Midi	28	82
Soir	28	82

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Bulletin du Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Anton Gunther à Mlle Elizabeth Lobbi, John Kelly à Mlle Mary E. Jordiman, Oliver Hunter à Mlle Mary Koch.

Naissances.

Mme Louis Kinsly, un garçon.
Mme Henry M. Polanis, un garçon.

Décès.

Mlle Frances E. Farrell, 19 ans, cotés St-Claude et Desire.
Napoléon Myrtil, 22 ans, 2320 rue Ste-Anne.
Flora Gaspard, 2 ans, 321 rue St-Pierre.
Samuel Webber, 3 ans, coin Broadway et Walk.
Mary E. Cahn, 4 heures, 51 1/2 rue Alix, Algiers.
Margaret Bradley, 68 ans, 320 rue Ste-Anne.
Mary Lenth, 38 ans, 171 rue North Dorgenois.
Mary M. Punaise, 36 ans, coin Dubourg et Gentilly.
Josephine Hotter, 9 mois, 139 rue North Rampart.
Mme Julia Abes, 44 ans, 84 rue Prytania.
Paul H. Scimbe, 1 an, 130 rue Ste-Anne.
Lucy Stevens, 50 ans, coin Pitt et Camp.
Sisb Willis, 60 ans, coin Jackson et Plum.
Mme Madeleine Levy, 80 ans, 281 rue St-Mary.
Adam Schmitzle, 13 jours, coin Nouvelle et Annunciation.

Ventes inscrites au bureau de l'auscultateur des hypothèques:

Mme A. Bouneval à J. et H. Werner, un terrain borné par les rues Galvez, Bayou Road, Mire et Exchange, $700.

Mlle T. Hézé à Mme A. M. Sharp, un terrain borné par les rues St-Louis, Claiborne, Derbigny et le Canal Carondelet, $1,600.

Eureka Homestead Society à L. P. Chaudet, deux terrains bornés par les rues Dorgenois, Broad, Quartier et Hôpital, $4,000.

J. C. Vidon Jr à Mme E. M. Barthélémy, un terrain borné par les rues Esther, Clinton, Anne et Hillary, $395.

J. Lange à Mlle C. Dufort un terrain borné par la rue Colombus, le Chemin de Gentilly, les rues Lafayette, Broad et White, $450.

Cour Suprême. — La Cour Suprême va tenir une courte session à Opelousas.

Cour Civile.—John L. Byrne & Cie contre E. O'Leary, en appel.

Les successions John Frederick Birchmore, George Jacob Alexander et Josephine Poitevy sont ouvertes.

Mme M. A. Barrett contre son mari en séparation de corps et de biens.

Westinghouse Electric Co. contre la Western Telegraph Co.—Jugement en faveur des demandeurs pour $2,094.83.

Cour Criminelle.—Section B.—Wm Gotschalk, larcin, 6 mois.

Edgar White, larcin, 6 mois de Maison de Correction.

Blessé.—M. E. H. Nestler, employé de la maison Knapp, Inrichs & Cie, marchands de coton, se trouvant dimanche en compagnie de quelques amis sur la plateforme d'un train d'excursion, a été blessé à la jambe par un jeune nègre qui voulait se venger d'avoir été jeté hors du train parce qu'il se battait avec d'autres garçons dont il avait déjà jeté plusieurs à bas de la plateforme, tira plusieurs fois de l'a voie sur le train et blessa M. Nestler auquel ses amis donnèrent les premiers soins, mais ils ne purent éviter une grande perte de sang. En arrivant à la Baie St-Louis, le Dr Van Gohren donna des soins au blessé et déclara que la balle était passée extrêmement près d'une artère dont la rupture aurait certainement causé la mort.

M. Nestler est rentré en ville dimanche soir. Plusieurs nègres qui ont été arrêtés au Popple's Canal parce qu'ils y nageaient sans caleçon, ont été arrêtés, mais parmi eux on n'a pas reconnu celui qui a blessé M. Nestler.

Accidentés.—Un garçon de 19 ans, Marcel Mangelon, laitier à l'escorgane de la rée Aubry et du chemin de Gentilly, ayant été trouvé mort dimanche matin dans son lit par son compagnon de chambre, Jos. Tajagne, le coroner fut appelé et découvrit à la partie supérieure du crâne une blessure faite par une balle de très fort calibre qui s'était logée dans le cervelet.

Tous les détails recueillis sur cet assassinat n'ont pu encore faire découvrir le mystère qui l'entoure. Samedi soir, à 10 heures, après s'être disputé et battu avec un nommé Martin Fink, alors qu'ils étaient tous deux ivres, Mangelon est allé se coucher avec son compagnon, J. Tajagne, et bientôt ils se sont endormis profondément.

Martin Fink, qui habite non loin de là, a été vu rôdant autour de l'habitation de Mangion et a même été trouvé endormi dans l'écurie. Cet semble des l'abord peser lourdement contre lui et le dénoncer, mais l'affaire ne reste pas moins mystérieuse, car, chose étrange, incroyable, le propriétaire de la maison, M. J. Marron, qui habite au rez-de-chaussée avec sa famille, et M. Tajagne, qui était dans la même chambre que la victime, n'ont entendu ni bruit ni détonation.

M. Fink E. Jaquesé et J. Tajagne ont été arrêtés, les deux premiers après comparution n'ont pu été admis à fournir caution et ont été enfermés à la prison de paroisse.

Le pavage en bois.—La compagnie Wyckoff n'a vraiment pas eu de chance pour l'essai de pavage en bois tenté par elle dans nos rues. Avant que les blocs de bois dont elle fait usage aient pu être convenablement tassés entre eux et asséchés par un usage de quelques mois, de violentes pluies sont survenues et avec elles la submersion des rues.

Les tronçons de bois sur partie à la dérive rue Baronne, et c'est ce fait de ce système de pavage dont on aurait pu attendre le plus grand bien, n'était le niveau trop bas de nos rues et l'insuffisance des pompes de drainage.

Il est regrettable qu'on ne puisse adopter le système Wyckoff, à la fois propre et peu coûteux. Ce pavage se fait rapidement et d'une façon uniforme, et les rues où on le pose de trouvent exhaussées de plus d'un pied, par le fait de la hauteur des pavés et de celle du lit sur lequel on les dégage.

On obtient en outre facilement la pente en des d'une nécessaire à l'écoulement des eaux et une chaussée parfaitement unie, plus douce aux voitures et aux pieds des chevaux que les gros blocs de grès, très coûteux et malheureusement les seuls durables, et qui rendent si pénibles aux chevaux, surtout en temps humide, la traction des lourds camions dans les quartiers commerçants.

A bien des points de vue il y a donc lieu de regretter cet insuccès, bien que la durée de ce pavage ne soit garantie que pour cinq ans. Les derniers blocs ont été posés hier rue Commerce entre Bayonne et Dryades, et cet essai aura eu du moins le bon résultat de faire abaisser cette dernière rue au niveau des trottoirs de la rue Commerce qui, à cet endroit, devenait impraticable à la moindre pluie.

Le foudre.—Hier, entre 1 et 2 heures, la foudre a frappé et démoli une cheminée de l'orphelinat St-Joseph, mandamus Josephine et Lorent. Personne n'a été atteint.

Infanticide. — Hier matin, à 8 heures, un nommé Chas. Mailhat a trouvé, rue Harmonie, entre Celiste et Prytanée, le corps d'un enfant nouveau-né du sexe masculin.

Noyade.—Hier soir à 8 heures 30, un commandant qui habite rue Conti, No 28, étant en pleine d'ivresse, a tombé sur le trottoir et s'est noyé dans un ruisseau. Il a été retiré par un passant et conduit à la pharmacie Bouchard, rue Conti, où il a été constaté que le malheureux était mort.

Vol.—M. Wm Wheatwright, qui habite coin Celeste et Delachaise, s'est plaint hier soir au chef de police du vol d'un portefeuille contenant $44 et qui était tombé dans une pirogue. L'agent Johnson chargé de découvrir le coupable a fini par faire avouer à la servante de M. Wheatwright, une nommée Virginie Jackson, qu'elle était l'auteur du vol. Elle a nié entre les mains de l'agent la somme qu'elle avait cachée sous un tapis et qui a été remise à M. Johnson.

Conseil de police.—Le conseil de police a donné hier à Fernand de la ville une ordonnance en vertu de laquelle Theo J. Raymond & Cie seraient autorisés à établir rue Dumaine, entre Dorgenois et Robertson, un marché public devant leur rapter $6,000, les propriétaires devant être exempts de taux pendant 20 ans, à condition que le marché deviendra la propriété de la ville à l'expiration de cette période.

Noyé.—John Schnitzler, âgé de 35 ans, qui habite une partie de pêche sur le lac en compagnie de E. Locher, qui tombé par-dessus bord et n'est noyé malgré les efforts de son ami pour le sauver.

Double Suicide et Meurtre.

Le revolver et la corde.

Le Capt Wm Pierce, surintendant des travaux publics, a terminé, hier matin, par mettre de citoyen honnête et paisible en se tirant dans la tête un coup de revolver qui l'a envoyé instantanément au repos.

Le Capt Wm Pierce était familier à notre population par le caractère de ses fonctions qui le mettaient en contact avec elle.

C'est à 9 heures 45, hier matin, qu'il a fait ou du moins mis à exécution ce fatal résolution que l'on ne saurait attribuer qu'au désir de mettre fin à de terribles maux de tête dont il se plaignait depuis quelque temps, disant qu'il lui semblait que ses cervelet. Il répétait cela souvent, surtout ses amis et ses compagnons d'armes, dans lapelle des Continental Guards où on le voyait fréquemment.

C'est là qu'il s'est suicidé. Après avoir pris à l'Hôtel de Ville ses instructions pour la journée, il s'y est rendu directement et avait commencé à lire les journaux. Dans la matinée il avait causé avec le nègre qui est à la fois concierge et barkeeper de l'association et lui avait demandé un "cocktail."

Il était alors assis tout seul dans le bar-room près d'une table et semblait dans un excellent humeur, lorsque le garçon que l'on appelait dans une salle voisine avait à peine fermé la porte que le bruit d'une détonation l'arrêta net. Il rentra dans le bar-room et aperçut M. Pierce ensanglanté. Ameuté tous ses amis d'accourir pour lui porter secours, mais il était trop tard; le corps était là, étendu dans une beccadie, le bras droit posé sur la cuisse, la main tenant l'arme encore fumante qui venait de faire une victime d'une façon si inexplicable.

Des deux côtés de la tête, s'échappait un flot de sang qui déjà marquait sa silhouette cadavérique sur le parquet; tout le monde était là, triste, muet, recueilli, dans jusqu'aux larmes, et tandis que l'on attendait les étudiants dont on savait malheureusement que les services seraient inutiles, le cercle de ses amis cessait frappée par surprise de cette tragique et inattendue, grossissait à mesure que se répandait la nouvelle.

Les premiers détenus les employés du bureau des travaux publics et M. Leslie lui-même. Tous, questionnés en vain de la cause pouvant avoir conduit M. Pierce à cette terrible résolution, ont déclaré ne pas la connaître.

Tous ces livres sont en ordre, et hier matin, lorsqu'il est arrivé à son bureau à l'heure ordinaire, il semblait être dans de disposition d'esprit accoutumée, c'est-à-dire très gai et communicatif.

Tandis qu'on se perdait en conjectures, les étudiants arrivaient, mais seulement pour constater le décès, et le coroner étant complètement informé, Le Dr Y. E. Le Monnier ne s'est point fait attendre et l'enquête a été promptement terminée. Le défunt tenait encore l'arme dans sa main droite et le témoignage résulté qu'elle avait été fermement appliquée, peut-être même avec les deux mains, contre la tempe droite et que la balle, entrée un peu au-dessus (1 pouce environ) de l'oreille, avait traversé le cerveau pour ressortir du côté gauche à trois pouces au-dessus et en arrière de l'oreille, laissant sur son passage les chairs cérébraux.

Le certificat de décès a été délivré en conséquence et le corps est resté exposé aux regards des nombreux visiteurs qui en sont accourus pendant toute l'après-midi et qui ont pu le contempler dans l'une vaste ne immobilisé sur le corps de son mari. Le capitaine Pierce était marié, mais n'avait pas d'enfants. Il était âgé de 52 ans, et après une honorable carrière militaire, il fut nommé capitaine des Gardes Continentaux en 1875 et inscrit au rôle des vétérans le 1er mars 1882.

Sous l'administration du commissaire Fitzpatrick, il remplissait les fonctions de surveillant des travaux, et lorsque le général Beauregard fut nommé commissaire des travaux publics, il fut appelé aux fonctions de surintendant qu'il a conservées avec M. Leche et qu'il remplissait avec tant de zèle et intelligence. Les Gardes Continentaux ont pris charge des funérailles qui lui ont fait avec les honneurs militaires.

M. Pierce n'était assuré sur la vie pour $5000, il y a quelques semaines à peine, mais comme on pourrait le croire, le suicide de l'assuré ne peut pas être invoqué par la compagnie pour invalider la police, attendu qu'une récente décision de la Cour Suprême des Etats-Unis oblige les compagnies à courir le risque d'une mort violente aussi bien que celui de la mort naturelle.

En rentrant à son bureau après l'enquête, et tandis qu'on s'entretenait de ce suicide, le Dr Y. E. Lemonnier nous annonce qu'il pressentait qu'avant la fin de la journée il aurait encore appelé pour un second suicide, et une heure plus tard le téléphone annonçait en effet que le coroner était appelé au No 120 1/2 de la rue Quatrième où une femme venait de se pendre. Après le revolver, la corde.

Le No 120 1/2 de la rue Quatrième est un demi-cottage habité par des ouvriers aisés, M. Steinforth et sa femme. Celle-ci avait été laissée seule au logis, comme de coutume, hier matin à 6 heures 30, lorsque son mari se rendit au travail et quand, à midi et demi, il en revint, il n'arriva que pour aider à couper la corde au bout de laquelle il trouva sa femme pendue. Cette corde, très petite, entrait profondément dans les chairs du cou et les pieds de la morte n'étaient qu'à six pouces environ du plancher.

La malheureuse s'était pendue au haut d'une porte faisant communiquer une chambre de devant avec une seconde chambre. Elle s'était hissée pour accomplir le fatal, sur une caisse en forme blanche placée sur une chaise. Dans la matinée, les voisins avaient remarqué l'allure étrange du chien de la maison qui parcourait la cour en aboyant et poussant des hurlements tels que chacun les avait aussi frappés, c'est que personne n'était apparu pour lui imposer silence. Finalement, le frère de Mme Steinforth fut avisé du fait qui ne pénétrait quelques minutes seulement avant l'arrivée du mari, et apercevant par une fenêtre le corps entre les montants de la porte, il enfonça la corde et le plaça sur le lit. Il était glacé et le mort remontait déjà à quelques heures. Le Dr Lemonnier a constaté le décès, causé par la strangulation, et délivré son certificat.

Mme Steinforth était âgée de 31 ans et d'origine anglaise. Elle habitait la Nouvelle-Orléans depuis trois ans seulement, avec son mari, qui n'attribue son suicide qu'au chagrin d'avoir perdu un petit garçon qui lui était né avant terme. Depuis lors elle s'était montrée mélancolique et en disposition d'esprit ne laissant que trop prévoir cette fin tragique.

La série des suicides commence bien pour le mois de juillet et à ce propos il serait peut-être intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs une statistique dressée par le coroner Lemonnier et qui embrasse jusqu'ici les six premiers mois de 1889, montrant que la moyenne des suicides a été de deux par mois.

En Janvier—0.
Février—2.
Mars—1.
Avril—3.
Mai—0.
Juin—2.

De ce nombre, 11 hommes dont 1 nègre, et 2 femmes.

Sur les 13, 7 étaient veufs, 3 mariés et deux femmes 1 veuve et 1 mariée.

Les nationalités se décomposent ainsi: Américains anglais, 1; France, 1; Allemagne, 1; Irlande, 1; Italie, 1; Louisiane, 3; Nouvelle-Orléans, 3; Suède, 1.

Professions: 1 négrière de commerce, 2 cordonnier, 1 cordonnier, 1 vagabond, 1 marchand, 1 opérateur de télégraphe.

Pour se détruire, 5 ont employé le revolver, 5 le poison, 1 une arme tranchante, 1 s'est noyé. Les principaux mobiles ont été pour 4 d'entre eux le folie, 1 jalousie, 1 complexe frauduleux, 2 chagrins de famille, 5 abus de boisson.

L'âge varie entre 25 et 65 ans, les plus nombreux sont ceux de 30 à 39 ans au nombre de 4.

A Thibodaux.—L'excursion de la Manhattan B. A. a perdu un peu de ses agréments à cause du violent orage qui a obligé les excursionnistes à se mettre à l'abri de la pluie et à passer de longues heures au dedans les quelques heures qu'ils comptaient dépenser au dehors; il faut avouer qu'ils y ont eu un peu mieux réussi et qu'au moment où on s'y attendait le soleil, après avoir percé du temps des réactions, de la politique, quelques mots sujets et d'autres mesures, le moment du départ est arrivé et le train est il ne restait pas une place libre au départ, a ramené en ville les excursionnistes charmés de leur petit voyage.

L'excursion était sous la direction de MM. Joseph Rojas, jr., président; F. A. Cagnès, ex-officio; M. Dudonnet, R. N. Bienvenu, N. D. Hughes, Emile G. Sauder, Sam Michel, L. J. Sambgia, George Hayden et Isaac Meyers.

Les officiers de l'excursion sont: P. A. Cagnès, président; R. N. Bienvenu, trésorier; Joseph Rojas, secrétaire.

Accidentés.—Un nommé Chas. Mailhat, âgé de 35 ans, qui habite une partie de pêche sur le lac en compagnie de E. Locher, qui tombé par-dessus bord et n'est noyé malgré les efforts de son ami pour le sauver.

Le revolver et la corde.

Le Capt Wm Pierce, surintendant des travaux publics, a terminé, hier matin, par mettre de citoyen honnête et paisible en se tirant dans la tête un coup de revolver qui l'a envoyé instantanément au repos.

Le Capt Wm Pierce était familier à notre population par le caractère de ses fonctions qui le mettaient en contact avec elle.

C'est à 9 heures 45, hier matin, qu'il a fait ou du moins mis à exécution ce fatal résolution que l'on ne saurait attribuer qu'au désir de mettre fin à de terribles maux de tête dont il se plaignait depuis quelque temps, disant qu'il lui semblait que ses cervelet. Il répétait cela souvent, surtout ses amis et ses compagnons d'armes, dans lapelle des Continental Guards où on le voyait fréquemment.

C'est là qu'il s'est suicidé. Après avoir pris à l'Hôtel de Ville ses instructions pour la journée, il s'y est rendu directement et avait commencé à lire les journaux. Dans la matinée il avait causé avec le nègre qui est à la fois concierge et barkeeper de l'association et lui avait demandé un "cocktail."

Il était alors assis tout seul dans le bar-room près d'une table et semblait dans un excellent humeur, lorsque le garçon que l'on appelait dans une salle voisine avait à peine fermé la porte que le bruit d'une détonation l'arrêta net. Il rentra dans le bar-room et aperçut M. Pierce ensanglanté. Ameuté tous ses amis d'accourir pour lui porter secours, mais il était trop tard; le corps était là, étendu dans une beccadie, le bras droit posé sur la cuisse, la main tenant l'arme encore fumante qui venait de faire une victime d'une façon si inexplicable.

Des deux côtés de la tête, s'échappait un flot de sang qui déjà marquait sa silhouette cadavérique sur le parquet; tout le monde était là, triste, muet, recueilli, dans jusqu'aux larmes, et tandis que l'on attendait les étudiants dont on savait malheureusement que les services seraient inutiles, le cercle de ses amis cessait frappée par surprise de cette tragique et inattendue, grossissait à mesure que se répandait la nouvelle.

Les premiers détenus les employés du bureau des travaux publics et M. Leslie lui-même. Tous, questionnés en vain de la cause pouvant avoir conduit M. Pierce à cette terrible résolution, ont déclaré ne pas la connaître.

Tous ces livres sont en ordre, et hier matin, lorsqu'il est arrivé à son bureau à l'heure ordinaire, il semblait être dans de disposition d'esprit accoutumée, c'est-à-dire très gai et communicatif.

Tandis qu'on se perdait en conjectures, les étudiants arrivaient, mais seulement pour constater le décès, et le coroner étant complètement informé, Le Dr Y. E. Le Monnier ne s'est point fait attendre et l'enquête a été promptement terminée. Le défunt tenait encore l'arme dans sa main droite et le témoignage résulté qu'elle avait été fermement appliquée, peut-être même avec les deux mains, contre la tempe droite et que la balle, entrée un peu au-dessus (1 pouce environ) de l'oreille, avait traversé le cerveau pour ressortir du côté gauche à trois pouces au-dessus et en arrière de l'oreille, laissant sur son passage les chairs cérébraux.

Le certificat de décès a été délivré en conséquence et le corps est resté exposé aux regards des nombreux visiteurs qui en sont accourus pendant toute l'après-midi et qui ont pu le contempler immobilisé sur le corps de son mari. Le capitaine Pierce était marié, mais n'avait pas d'enfants. Il était âgé de 52 ans, et après une honorable carrière militaire, il fut nommé capitaine des Gardes Continentaux en 1875 et inscrit au rôle des vétérans le 1er mars 1882.

Sous l'administration du commissaire Fitzpatrick, il remplissait les fonctions de surveillant des travaux, et lorsque le général Beauregard fut nommé commissaire des travaux publics, il fut appelé aux fonctions de surintendant qu'il a conservées avec M. Leche et qu'il remplissait avec tant de zèle et intelligence. Les Gardes Continentaux ont pris charge des funérailles qui lui ont fait avec les honneurs militaires.

M. Pierce n'était assuré sur la vie pour $5000, il y a quelques semaines à peine, mais comme on pourrait le croire, le suicide de l'assuré ne peut pas être invoqué par la compagnie pour invalider la police, attendu qu'une récente décision de la Cour Suprême des Etats-Unis oblige les compagnies à courir le risque d'une mort violente aussi bien que celui de la mort naturelle.

En rentrant à son bureau après l'enquête, et tandis qu'on s'entretenait de ce suicide, le Dr Y. E. Lemonnier nous annonce qu'il pressentait qu'avant la fin de la journée il aurait encore appelé pour un second suicide, et une heure plus tard le téléphone annonçait en effet que le coroner était appelé au No 120 1/2 de la rue Quatrième où une femme venait de se pendre. Après le revolver, la corde.

Le No 120 1/2 de la rue Quatrième est un demi-cottage habité par des ouvriers aisés, M. Steinforth et sa femme. Celle-ci avait été laissée seule au logis, comme de coutume, hier matin à 6 heures 30, lorsque son mari se rendit au travail et quand, à midi et demi, il en revint, il n'arriva que pour aider à couper la corde au bout de laquelle il trouva sa femme pendue. Cette corde, très petite, entrait profondément dans les chairs du cou et les pieds de la morte n'étaient qu'à six pouces environ du plancher.

La malheureuse s'était pendue au haut d'une porte faisant communiquer une chambre de devant avec une seconde chambre. Elle s'était hissée pour accomplir le fatal, sur une caisse en forme blanche placée sur une chaise. Dans la matinée, les voisins avaient remarqué l'allure étrange du chien de la maison qui parcourait la cour en aboyant et poussant des hurlements tels que chacun les avait aussi frappés, c'est que personne n'était apparu pour lui imposer silence. Finalement, le frère de Mme Steinforth fut avisé du fait qui ne pénétrait quelques minutes seulement avant l'arrivée du mari, et apercevant par une fenêtre le corps entre les montants de la porte, il enfonça la corde et le plaça sur le lit. Il était glacé et le mort remontait déjà à quelques heures. Le Dr Lemonnier a constaté le décès, causé par la strangulation, et délivré son certificat.

Mme Steinforth était âgée de 31